

Allocution de Madame Germaine Tillion

(Monsieur le Président de la République, Mesdames, Messieurs,

L'appel du général de Gaulle est devenu pour les Français le point d'ancrage et le symbole de ce qu'on a appelé la Résistance ; en fait, cet appel peu de Français l'ont directement entendu.

En ce qui me concerne j'avais quitté le 30 mai 1940 une montagne perdue du Sahara, et je rentrais en France simplement

parce que ma mission se terminait en mai, sans rien savoir de nos désastres. Bref, le 19 juin j'étais, avec ma mère et ma grand-mère, sur une route que les avions mitraillaient, et nous attendions dans un fossé que les avions s'en aillent. C'est là qu'un soldat polonais, assis près de nous, m'a parlé d'un général français : « Il s'appelle de Gaulle. Il est à Londres. Il a dit que la guerre continuait »...

Ce même jour et les jours suivants, dans

29

toute la France, des milliers de passants perdus dirent la même chose à d'autres passants, jamais revus, — les nouvelles circulent ainsi dans les pays écrasés. Une très vieille dame, réfugiée avec une de ses petites-filles dans un village du Morbihan apprit ainsi que son fils, Charles de Gaulle, avait fait seul ce qu'il fallait faire.

Très peu de gens entendirent l'appel du 18 juin, mais de ce jour-là toute la France s'est mise à l'écoute de Londres.

Quarante ans plus tard on peut présenter parfois une France avachie, où des isolés, en nombre dérisoire, continuent la lutte. Ce n'est pas cette France-là que j'ai vue. Dans la France que j'ai vue, quand nous avons eu besoin d'un cachet, d'un papier, d'une planque ou d'un renseignement, nous les avons toujours trouvés.

Le danger, pour l'historien qui regarde de loin l'événement, ce sont ses apparences, — mais un liquide qui fermente a pour apparences quelques rides, quelques bulles sous lesquelles un travail chimique s'accomplit, invisible.

Regardons un peu sous les surfaces de ce mois de juin, et, par exemple, ce qui se passe dans l'île de Sein.

Dans cette île de dix kilomètres carrés, le 18 juin, quelqu'un a écouté la radio de Londres et tous les hommes valides, dans la semaine qui suit, partent pour l'Angleterre se mettre à la disposition du général inconnu qui les a appelés. Est-ce là une race de Français particulière ? Bien sûr que non. Mais d'abord, ils ont des bateaux, ensuite une maison où laisser les gosses, la femme, les vieux parents, et enfin des compagnons, des hommes comme eux, connus depuis l'enfance, pour débattre du choix et l'exécuter.

Dans la France de 1980 on se représente mal la France exsangue de 1940, — année qui, selon les démographes allemands, convenait au mieux pour nous attaquer car cette année-là, deux manques vont coïncider : l'absence de naissances de la guerre de 14, avec les deux millions de ses morts. Entre 1940 et 1945, dans ce pays saigné, il y aura encore plus de 600 000 morts violentes, et un million et demi de prisonniers.

Ce qui restait de la France à la fin de ce terrible mois de juin, c'étaient, perdus sur les routes, des vieillards, des femmes, des enfants et quelques hommes valides sans état-civil. Presque tous des évadés.

Évadé l'ethnologue Boris Vildé, évadé l'historien Marc Bloch, évadés André Boulloche et André Postel-Vinay, évadé le philosophe Jean Cavaillès.

Jean Cavaillès qui enseigna dans cette maison, s'évade lui le 11 juin : il saute dans la cour d'un couvent. Les religieuses, pas étonnées de voir un militaire dans leur clôture, lui procurent sans problème des vêtements masculins civils et l'adresse d'un gara-

giste. Le garagiste lui donne un vélo, de l'argent, et son fils pour le guider jusqu'à Lille. A Lille, toujours sans papiers, il est pris en charge par des cheminots.

A cette même date (juin 1940) des lignes d'évasion fonctionnent déjà régulièrement derrière les lignes allemandes, — en particulier une à Metz et une autre à Béthune ; ce sont des femmes qui les ont créées. Quelques semaines plus tard, ces deux lignes-là évacueront leurs évadés par les filières d'une véritable organisation. Cette organisation ne s'appelle pas encore « Réseau Musée de l'Homme » (ce nom c'est moi qui l'ai choisi pour elle, en 1946) mais elle constitue déjà un réseau, qui ramasse des renseignements, imprime des tracts, compose deux journaux, guide des évadés, les loge, les nourrit, leur fournit un état-civil...

Or chaque étape de chaque filière d'évasion, chaque élément des rédactions, des impressions, des collectes et distributions d'information sont nés d'abord isolément, et à peu près en même temps (donc entre juin et août 1940). Ensuite, très vite, chaque élément s'est raccordé à un autre, et encore un autre. Maille après maille.

Au départ ce sont toujours des gens qui se connaissent et qui, n'en pouvant plus d'indignation, se concertent pour « faire quelque chose ». Par exemple deux colonels en retraite, tous deux anciens polytechniciens. Ils se sont perdus de vue depuis des années, mais le 28 juin 1940 ils se retrouvent devant les débris de la statue de Mangin que les Allemands viennent de dynamiter. Le plus âgé s'appelle Paul Hauet : il y a 74 ans et il a appris à monter à cheval avec son grand-père qui fit la retraite de Russie. L'autre, le colonel de La Rochère, soixante-dix ans, est notre premier vrai gaulliste, car il a lu toutes les œuvres du colonel de Gaulle, il est un partisan enthousiaste de ses théories et il a entendu l'appel du 18 juin qui l'a transporté de joie...

Ensemble ils vont raccorder des filières, transcrire, trier, transmettre des renseignements... Ils seront arrêtés tous deux, et tous deux sont morts en déportation.

Je pourrais, sans grand effort, citer une trentaine de ces premiers de cordée rien qu'en nommant ceux que j'ai personnellement connus en 1940. Ils ne sont nullement regroupés dans un seul réseau mais au contraire éparpillés sous des étiquettes diverses, celles de leurs dernières semaines de vie ou d'activité. Par exemple CDLR, Manipule, Combat, Valmy, Maintenir, d'autres encore...

Le premier numéro du journal « Résistance » paraît en octobre 1940. C'est aussi d'octobre 1940 qu'est daté le premier rapport du traître infiltré dans le groupe Vildé, un agent de l'Abwehr, et l'Abwehr donne du fil pour prendre le plus de monde possible.

Entre-temps (en février 1941) une autre dénonciation arrive à la Gestapo et la Gestapo déclenche les arrestations, mais avec des dossiers vides ; l'Abwehr alors ouvre les siens : dix condamnations à mort, sept exécutions... Les juges allemands ont condamné tous ceux que connaissait le traître, personne en dehors d'eux ; nos camarades ont su se taire.

Quelques mois plus tard un évadé se présentera dans une autre de nos filières : on le nourrit, on le cache. Il a vingt ans, et c'est un agent double. Dix-sept morts.

Pour terminer sur une note optimiste, voici une anecdote : en 1945, dans la période d'extermination du camp de Ravensbrück, les prisonnières tchèques qui nettoyaient la cantine des S.S. continuaient à voler des journaux pour renseigner leurs camarades.

Les alliés avançaient déjà sur le sol allemand, et dans les conseils donnés à ses lecteurs le Völkicher Beobachter expliqua un jour combien la Résistance française avait été dangereuse et efficace, et qu'il fallait s'en inspirer si l'on voulait démoraliser une armée ennemie. ■